
Jean-Paul Kauffmann



Remonter
la Marne

fayard

Jean-Paul Kauffmann

Remonter la Marne

Fayard

Cartes Études & Cartographie

Rabat gauche : Paris – Châlons-en-Champagne

Rabat droit : Châlons-en-Champagne – Balesmes

Photo © Gérard Rondeau

La Marne en amont de Joinville-en-Vallage

© Librairie Arthème Fayard, 2013

ISBN : 978-2-213-67617-3

DU MÊME AUTEUR

Courlande, Fayard, 2009 et *Le Livre de Poche*, 2011.

La Maison du retour, Nil éditions, 2007 et « Folio », Gallimard, 2008.

31, allées Damour : Raymond Guérin, 1905-1955, Berg International, La Table Ronde, 2004
« Petite Vermillon », La Table Ronde, 2007.

La Lutte avec l'ange, La Table Ronde, 2001 et « Folio », Gallimard, 2002.

La Morale d'Yquem : entretiens avec Alexandre de Lur Saluces. Coédition Mollat-Grasset, 1999.

La Chambre noire de Longwood : le voyage à Sainte-Hélène, La Table Ronde, 1997 et « Folio
Gallimard, 1998.

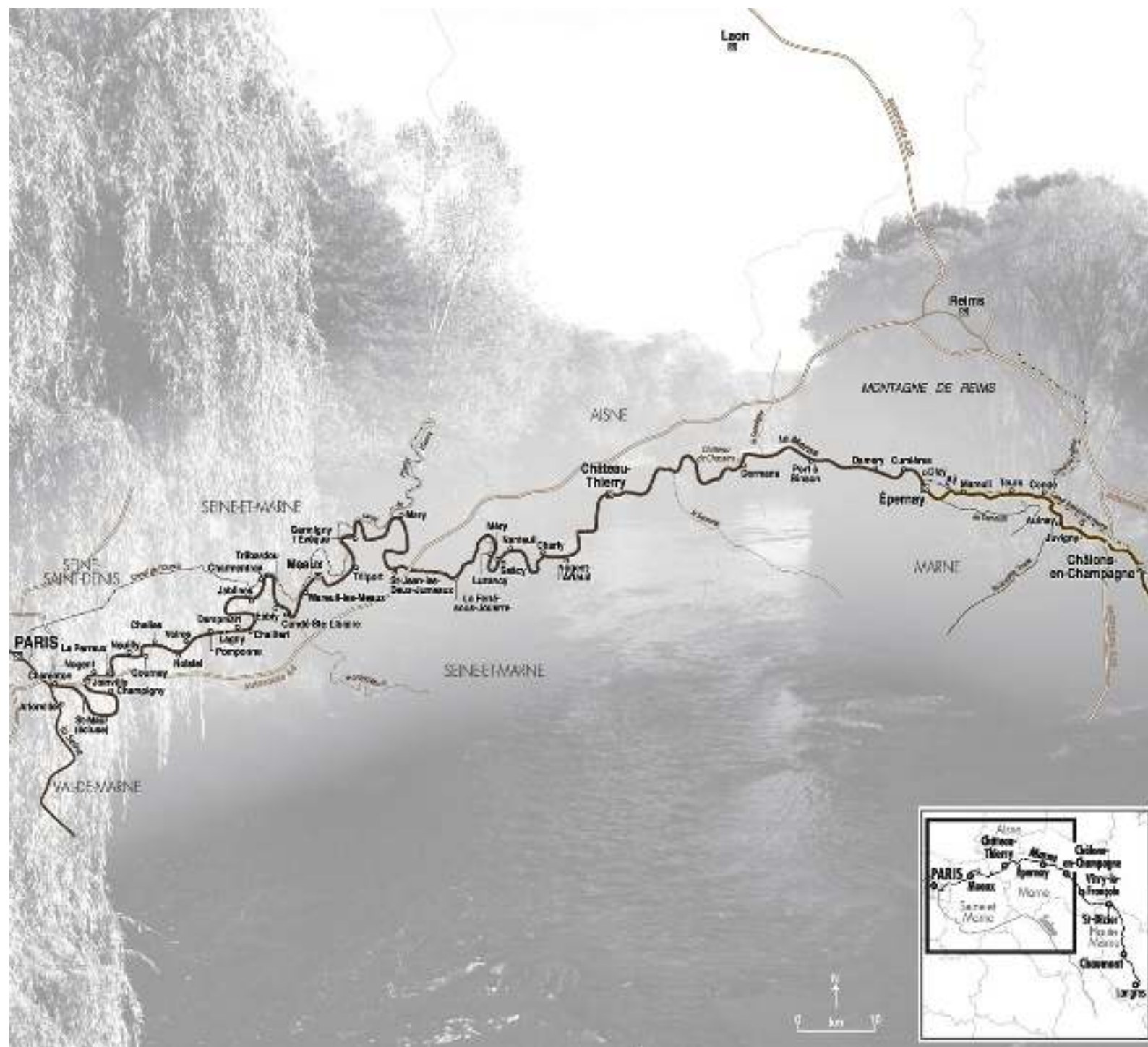
L'Arche des Kerguelen : voyages aux îles de la Désolation, Flammarion, 1993 et « Petite
Vermillon », La Table Ronde, 2002.

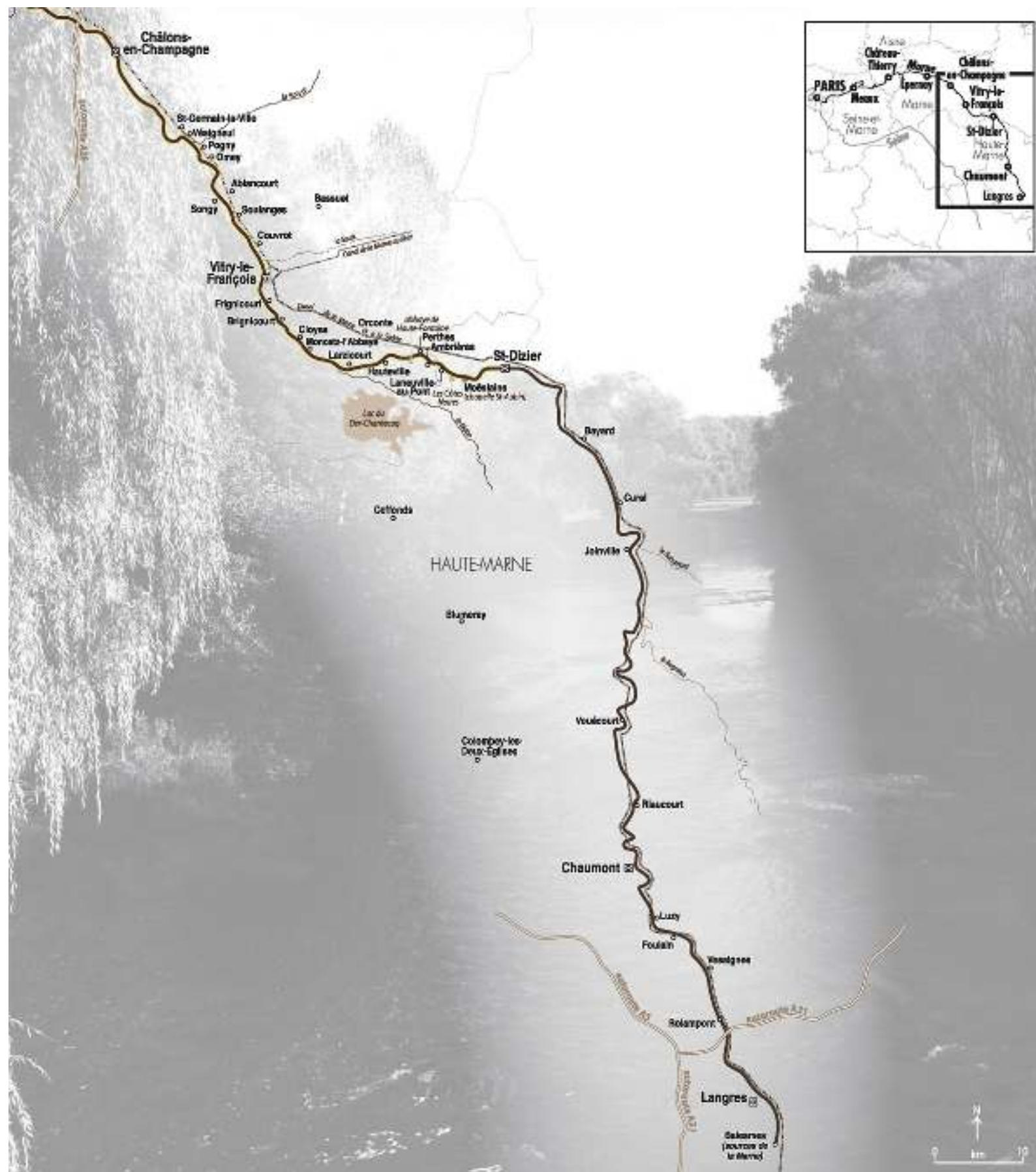
Voyage à Bordeaux 1989, réédition, éditions des Équateurs, 2011.

Voyage en Champagne 1990, réédition, éditions des Équateurs, 2011.

Le Bordeaux retrouvé, hors commerce, 1989.

*« La grâce ne vient pas de nos œuvres, sinon la grâce ne serait plus la grâce. »
Épître de Paul aux Romains 11,6.*





Châlons-en-Champagne

St-Denis-la-Ville
Wargival
Pogny
Le Gréy

Abancourt
Songy
Seulanges

Vitry-le-François

Frignicourt
Belignicourt

Cloyes
Moncault-Abbaye

Larocourt
Fosseville

Lanseyville
au Poiré

Modéville
L'Église-St-Jacques

HAUTE-MARNE

Stupersy

Colombey-les-Deux-Églises

Chaumont

Luzy

Foulain

Vesgones

Rolanport

Langres

Sekorwen
(source de la Marne)



La Marne est une rivière française longue de 525 kilomètres. Elle prend sa source sur le plateau de Langres, à Balesmes-sur-Marne (Haute-Marne), et se jette dans la Seine à Charenton-le-Pont (Val-de-Marne). Les principales villes qu'elle traverse sont : Chaumont, Saint-Dizier, Vitry-le-François, Châlons-en-Champagne, Épernay, Château-Thierry, Meaux, Lagny, Noisy-le-Grand, Nogent, Créteil, Champigny, Joinville-le-Pont, Saint-Maur-des-Fossés, Charenton-le-Pont.

Longtemps praticable à partir de Saint-Dizier, elle n'est plus navigable aujourd'hui que depuis Épernay, jusqu'à son confluent avec la Seine (183 kilomètres). La Marne est la plus longue rivière française, elle dépasse même la Seine au point de confluence de Charenton et pourrait briguer le titre de fleuve.

L'auteur a remonté à pied ce cours d'eau jusqu'à la source.

La fin d'une rivière. Ça commence mal. La scène se déroule à l'est de Paris, à Chinagora, un centre commercial abandonné, imitation de la Cité interdite avec toits recourbés et chinoiserie habituelle lions ailés, phénix aux yeux globuleux. Le supermarché, la galerie marchande, les trois restaurants panoramiques, le jardin « des neuf dragons » sont fermés depuis des années.

Sur un parking désert, un autobus dépose de temps à autre des touristes chinois qui s'engouffrent dans le seul bâtiment resté ouvert, un hôtel de dix étages. Décor de pacotille où la Marne se jette piteusement dans la Seine. Le promontoire sacré, autrefois honoré par les Romains, est aujourd'hui une esplanade baptisée place du Confluent-France-Chine lors de l'inauguration du complexe, en 1992.

De loin, pourtant, depuis l'autoroute de l'Est, Chinagora en impose. Les automobilistes entrevoient une pagode flottante ou la proue d'un paquebot de croisière haut de six à sept étages.

La Marne, déni français. Tout est fait pour la déconsidérer. Le souvenir frivole des guinguettes des canotiers contribue à la dévaluer. La seule fois dans son histoire où elle acquiert la notoriété, c'est de façon illégitime. Pour les Français, la Marne est avant tout le nom d'une bataille. Engagée le 6 septembre 1914, terminée le 9 septembre au soir, elle a stoppé le mouvement tournant des armées allemandes sur le point d'envelopper Paris. Cet affrontement décisif n'a pas eu lieu sur la Marne, mais sur l'Ourcq, le Grand et le Petit Morin. « La rivière Marne n'a joué qu'un rôle épisodique dans la bataille. Le nom de victoire de la Marne a été donné après coup par le haut commandement ; cela est paru le meilleur moyen de synthétiser la bataille », écrit Joffre, le vainqueur, après la guerre.

La vraie bataille de la Marne s'est déroulée quatre ans plus tard. Cette fois, réellement sur la rivière. Victoire française, elle est à l'origine de l'effondrement de l'Allemagne qui a mis fin au conflit en 1918.

Notre mémoire tourne le dos à la Marne. Cette rivière, elle ne veut pas en entendre parler¹. Trop de mauvais souvenirs dans le « roman national ». Je n'aime pas cette expression. La Marne n'est pas un chapitre de roman. C'est un nerf. Quand on le touche, le pays se révèle à cran. Trop proche de la tête de Paris. Cette rivière si sensible est censée protéger la capitale. Elle doit résister aux excitations extérieures et aux tensions intérieures. Notre équilibre mental a longtemps reposé sur elle.

La Marne, à tort l'un des noms les plus stressants de notre langue : « C'est là qu'il faut attaquer la maison française avec une chance d'en enfoncer la porte », observe Fernand Braudel². Qu'est-elle devenue, cette chère maison ? Au pire, une bicoque. Au mieux, un grand ensemble dont nous occupons un étage ou un palier avec, reprochent certains, des murs trop peu épais.

Une fois enfoncée la porte à Vitry-le-François, il suffit à l'envahisseur de suivre le cours de la rivière. Un boulevard à perte de vue. Tout droit jusqu'à Paris. On peut couper les méandres : c'est fini, la France est cuite. Mais l'ennemi n'a pas vu le piège. La Marne, c'est la rivière du retournement. Une leçon aussi pour les temps présents.

Notre rivière-totem accomplit son parcours le plus long en Champagne-Ardenne, Région sinistère dont on répète à l'envi qu'elle se vide de ses habitants. Le cours d'eau trace depuis Paris un arc de cercle. Il traverse une variété de villes et de villages qui appartenaient autrefois à des pays comme l'Omois, la Varosse, le Perthois ou le Vallage. Ce n'est pas la France que je vais explorer, mais un d

ses fragments ou plutôt un extrait, comme on le dit d'un passage d'un livre, de morceaux choisis. C'est d'un parfum.

Né dans un village de l'Ouest, aux marches de la Bretagne, je ne puis me prévaloir de ce courant d'eau. Il n'est ni celui de mon enfance ni celui de ma vie d'adulte. Cependant, il m'est depuis toujours familier. Il y a chez moi un fort tropisme de l'Est, un *Drang nach Osten* au demeurant très pacifique dû sans doute à mes origines alsaciennes. Il suffit que je prenne l'autoroute A4 pour ressentir aussitôt cet appel mystérieux. Du côté de Sainte-Menehould, en Argonne, mon rythme cardiaque s'accélère, je vais à l'euphorie.

Le projet de ce voyage est lié aussi à une découverte étrange faite par hasard il y a plusieurs années. Je pars à la recherche d'un inconnu mort entre les deux guerres. Son nom, Jules Blain, ne dira rien à personne. Il a remonté la Marne depuis Trilbardou, près de Meaux, dans les années 20. Son histoire et son voyage liés à la Grande Guerre restent pour moi un mystère.

Je me suis fixé comme règle – mais c'est plutôt un jeu – d'explorer la Marne jusqu'à sa source. Remonter la rivière. Retourner en arrière, repasser le vieux film, velléité d'aller vers l'origine comme on se remémore sa vie passée. Je n'ai pas vraiment choisi ce mouvement inverse, il s'est imposé à moi. Une façon de procéder à un inventaire personnel du pays où je suis né. Je me sens parfois intoxiqué par la France. En état de dépendance psychique et physique. Je subis l'influence de son histoire telle que l'on me l'a inculquée, de sa littérature, de sa langue, de ses églises, de ses paysages. Cet ensemble d'affects et de souvenirs ne cesse de me poursuivre.

Le but du voyage est le plateau de Langres, plus exactement le village de Balesmes où la Marne prend sa source. Je n'ai qu'un sac à dos. J'ai prévu de m'arrêter le soir dans des auberges ou des tablès d'hôte situées près du fleuve. Pas de réservation. Aucune entrave. Surtout pas d'horaire. Tant pis pour moi si je trouve l'établissement fermé ou affichant complet ! J'emporte avec moi un téléphone portable qui restera fermé pendant la marche. Je ne l'ouvrirai que le soir, pour relever mes messages.

Mon sac renferme notamment une boussole, quelques cartes, des jumelles, des livres et des cigares logés dans un étui en cuir. Poids total : trente kilos.

1- Deux livres seulement ont été publiés sur la Marne : Jean Robinet, *La Marne pas à pas*, Presses du village, 1993, et Gérard Rondeau, *La Grande Rivière Marne, dérives et inventaires*, La Nuée Bleue, 2010.

2- Cf. *L'Identité de la France*, cité par Noël Corret, in *Les Peintres de la vallée de la Marne*, Casterman, 1996.

Lundi 3 septembre. Ciel nuageux, cumulus de beau temps, vol de mouettes au-dessus de l'autoroute A4. Pour de longues semaines, je tourne le dos à Paris. Je consulte ma montre. J'ai tout mon temps mais je tiens à enregistrer l'heure : 14 h 15.

Sur la ligne de départ, à l'extrême pointe de l'esplanade qui marque la confluence des deux rivières se dressait encore, à la fin du Moyen Âge, une colonne de marbre érigée au temps de l'empereur Julien. Haute de dix mètres, elle était surmontée d'une statue de Mercure. Les Gaulois venaient s'y recueillir, invoquant la protection du dieu des voyageurs et des commerçants.

Un jour, j'ai survolé le site en hélicoptère, étonné par la différence de couleur entre les deux cours d'eau : la Seine, vert acide tirant sur le jaune ; la Marne, plus pâle, avec des nuances de bleu turquoise. L'homme de lettres Maxime du Camp prétendait que les eaux de la Marne ne se mélangeaient nullement à celles de la Seine au confluent de Charenton, mais continuaient de couler parallèlement à ces dernières le long de la rivièrre droite et jusque vers le milieu du lit pendant toute la traversée de Paris¹. Où Maxime du Camp, connu pour avoir écrit quelques énormités sur son ami Flaubert, a-t-il bien pu pêcher cela ? D'après lui, ce n'est qu'à partir de Sèvres que, très progressivement, le mélange se fait.

L'odeur est boueuse, légèrement moisie à cause des premières chutes de feuilles. La Marne garde un côté campagnard, même en ville. La Seine sent parfois l'huile de moteur, le médicament, les dégraissants industriels à cause des usines qui se sont établies très tôt sur ses rives.

Lorsque deux rivières se rencontrent, l'une doit disparaître. C'est une capture. Le captif perd son identité. Le gagnant rafle tout. L'auteur du rapt prend le titre de fleuve et entre dans la légende. Une seule règle : le vainqueur est celui dont le cours est le plus long. En principe, la longueur de la Marne depuis sa source est de 525 kilomètres, celle de la Seine se limite à 410. Normalement, c'est la Marne qui devrait traverser Paris et se précipiter dans la Manche. Incontestablement, la Marne est un fleuve. Le débit peut être un autre critère : on le calcule à la jonction des deux cours d'eau. Là encore, la Seine est battue, non pas cette fois par la Marne, mais par l'Yonne. La Seine est une arnaqueuse. Et la Marne, qui fidèlement la pourvoit, sa dupe depuis deux mille ans.

Un signe, un frémissement, quelque phénomène hydrostatique produit par le choc des deux rivières j'attends, le regard à l'affût. Rien. Devant moi, un axe désormais unique, le vainqueur, la Seine qui s'apprête à entrer en triomphe à Paris. L'usurpatrice n'a plus de souci à se faire, elle va folâtrer jusqu'au Havre, prendre un bain de mer.

J'aime à l'avance ces régions, je me sens en appétit. Seule la traversée de la banlieue, qui permet de sortir de la mégapole parisienne, ne m'enthousiasme guère. Mon plan de route ne comporte aucun de ces points chauds qui font la une des journaux. L'ennui, c'est le béton, la morosité des faubourgs, les avenues interminables. La périphérie parisienne est pour moi un labyrinthe, je m'y suis toujours égaré.

Quel côté du fleuve emprunter ? Au début, je pourrais me payer le luxe d'hésiter ; après, je n'aurai plus le choix. J'aperçois l'autre rive qui frôle l'autoroute A4. Elle ne me tente pas. Le sentier qui longe la Marne est orné de haies : lauriers-palmes, buis, érables. L'eau, je la regarde à peine. J'aurai tout loisir de l'observer. Combien de temps va durer le voyage ? Un mois, deux mois ? L'eau

je me contente de la respirer, de humer ses relents de serpillière. Je capte à présent des bouffées qui sentent le sous-sol et le gravat, une odeur confinée, à la fois grasse et fanée. L'emprise olfactive est obsédante. L'écoulement semble fixer en douceur tous les effluves urbains, exhale des nuages d'hydrocarbures et de soufre, nullement désagréables à cause de l'humidité qui enveloppe l'air de son empreinte soyeuse.

Charentonneau. La première île sur la Marne. Jusque dans les années 50, on y dansait. Les guinguettes des bords de Marne, les bals, les canotiers, les plages, toute cette vie est à jamais morte. Il y a eu d'abord l'arrêté préfectoral de 1970 interdisant la baignade, puis la construction de l'autoroute A4, deux mauvais tours faits à la rivière. Impossible de tuer un cours d'eau, son instinct vital est aussi puissant que celui des humains. Mais si ces malveillances ne lui ont pas porté un coup fatal, du moins ont-elles contribué à la chasser un peu plus de notre mémoire.

Quatre ponts cyclopéens enjambent la Marne depuis l'A86. L'île est si calme, protégée par ses vieux arbres et sa collection de rhododendrons. Elle tente de résister à la véhémence urbaine qui diffuse un bruit pareil à un vrombissement.

Je décide de rejoindre le bord opposé par le pont de Maisons-Alfort pour voir l'écluse de Saint-Maur qui se déverse dans la Marne. Très vite, je me perds dans les multiples sentiers tracés le long des bras de la rivière.

¹- Cité par Francis Ponge, *La Seine*, La Guilde du Livre, 1950.

La tentation est de couper et d'éviter la boucle de Saint-Maur, le premier méandre de la Marne. Cette sinuosité est inséparable de tout cours d'eau. Rivière de plaine, celle-ci connaît plus que d'autres un phénomène de ralentissement, multipliant courbes et arabesques. Prendre un raccourci serait pour moi une tricherie.

Sur la carte, la boucle de Saint-Maur dessine une volute parfaite. Elle singularise cette commune de l'Est parisien où la ville est repliée dans le lobe fluvial. Les berges sont fixées, protégées contre les sapements du courant par de gros blocs de pierre déposés le long des talus et les immanquables palplanches métalliques peu propices au développement d'une végétation aquatique.

Maisons normandes à colombages, villas Belle Époque, chalets suisses, pavillons Art nouveau, ermitages néo-gothiques : en ce mois de septembre, on dirait des résidences de vacances fermées attendant l'été suivant. Jean-François Bizot, fondateur d'*Actuel*, disparu en 2007, a vécu dans une de ces maisons qu'on appelait « le Château ». Quel rapport le représentant de l'underground français entretenait-il avec la Marne ? Je l'imagine, solitaire, se promenant à 2 heures du matin sur les berges en face de l'île d'Amour, une clope ou un joint au bec, vêtu de sa légendaire chemise hawaïenne.

Pas âme qui vive. On se croirait à la campagne, très loin de Paris, mais ce n'est pas une vraie campagne. On a trop corrigé la rivière. Elle sent le pique-nique, la balade digestive, la sortie de dimanche. Elle coule sans faire de manières, arrangeante, sans savoir ce qui l'attend tout à l'heure, l'avalemment par la Seine.

Une femme-fleuve, quai Winston-Churchill ! Nue, mi-allongée, la main gauche posée sur son genou droit. Elle profite du soleil. Ses cuisses sont puissantes, le corps est ferme et rond. Le visage inexpressif, laisse une forme d'anéantissement. Il est probable que personne ne remarque cette naïade étendue au milieu d'un parterre de fleurs. Sur le socle de la sculpture, une date est inscrite : 1964, avec le nom de l'artiste, Édouard Cazaux. La Marne est toujours représentée sous les traits d'une femme comme à la fontaine des Quatre-Saisons rue de Grenelle à Paris. Parce qu'elle est du genre féminin comme la Seine ou la Loire ? Briseur d'obstacles, le Rhin, lui, se veut un fleuve viril, et le Rhône fougueux est souvent comparé à un taureau.

Cette histoire de personnification agaçait au plus haut point Francis Ponge. Le poète du *Parti pris des choses*¹ a écrit en 1950 un texte de commande sur la Seine où il manifeste son irritation : « Non, le Rhin n'est pas mon père, la Seine n'est pas ma femme, et s'il est une littérature que j'abhorre, c'est bien celle, en termes lyriques, qui divinise l'Ève, l'Onde : cette littérature à la Reclus. » C'est Élisabeth Reclus qui est ici en cause. Ce dernier affirme que « la Seine a 66 jours impurs (contre 100 à la Marne) ».

L'île d'Amour. On y distingue, derrière un rideau de marronniers, une végétation abondante qui enserme un bâtiment effondré, sans doute les ruines d'une guinguette. C'est le regret de la Marne. L'imminence d'une disparition définitive est souvent évoquée alors que les guinguettes sont mortes depuis longtemps. Une mémoire subsiste, mais elle n'a pas réussi à s'inscrire dans le présent. La découverte, un peu plus loin, de *La Grenouillère* – où fut tourné *Le Gitan*, de José Giovanni, avec Alain Delon – témoigne de cette impossibilité à renaître. *La Grenouillère* est en deu

L'établissement a fermé ses portes. Il ne ressuscitera plus. Bientôt on clouera portes et fenêtres, puis un jour, cela ne suffira plus à empêcher le pillage et la dislocation. Il faudra alors murer toutes les ouvertures à l'aide de parpaings ou de carreaux de plâtre. Les maisons condamnées notifient désastre, la malédiction. En bon état, elles inquiètent encore plus que les ruines.

Derrière *La Grenouillère* commence la rue Raymond-Radiguet, natif de Saint-Maur. La lecture de *Diable au corps* a compté parmi mes émois de jeunesse. « Que ceux qui m'en veulent se représentent ce que fut la guerre pour tant de très jeunes garçons : quatre ans de grandes vacances. » Une jeune femme profite de l'absence de son mari au front pour nouer une liaison avec un adolescent. Elle a pour prénom Marthe. Radiguet aurait choisi ce nom à cause de sa consonance, qui rappelle celle de la Marne, rivière, très présente dans le roman. « J'aimais tant la rive gauche que je fréquentais l'autre, la droite, différente, afin de pouvoir contempler celle que j'aimais. »

Les deux amants se donnent rendez-vous dans une barque dissimulée parmi les herbes hautes. « La crainte d'être visibles rendait nos ébats mille fois plus voluptueux. » La sobriété de la forme, jointe à une sensualité avivée par l'aspect clandestin de la situation, avait quelque chose d'excitant. Je me souviens encore d'une expression que j'avais jugée à l'époque banale, presque godiche. Le héros, en retrouvant la jeune femme dans l'embarcation, « la jonchait de baisers ». N'aurait-il pas été plus simple d'écrire qu'il « la couvrait de baisers » ? Aujourd'hui, je trouve que ce « jonchait », avec cette idée d'un corps parsemé de baisers dans tous les sens, était beau. Le roman a perdu de son pouvoir scandaleux. Ne subsiste plus que l'extraordinaire maîtrise d'un écrivain âgé d'à peine vingt ans.

Île Pissevinaigre. Le nom tire son origine d'un petit vin au goût aigrelet qu'on y produisait. Ce vin, dit guinguet, a donné naissance au mot guinguette.

Île des Gords. Pont de Champigny. Je me hâte de le franchir alors que tombe le crépuscule.

Il me faut trouver un hôtel pour la nuit. Je finis par dénicher une chambre dans une rue passant par L'établissement a cet air engageant des hôtels borgnes. Une apparence intrépide, résolument accommodante. L'enseigne clignote sans façon, d'une lumière jaune et bleu. Il n'y a plus de chambre donnant sur cour. « De toute façon, toutes nos fenêtres possèdent un double vitrage, déclare non sans fierté l'employé à la réception, un Black aux manières cérémonieuses. Avez-vous réussi à vous garer monsieur ? » Étonnement quand je lui précise que je suis à pied.

La chambre me surprend agréablement. Propre et spacieuse, elle possède même une baignoire. L'émail étincelle. La baignoire, dédommagement du randonneur... Le bain brûlant, suivi d'une douche froide galvanisante, dissout la fatigue de cette première journée.

Le choix du dîner se révèle moins heureux. En territoire inconnu, je privilégie toujours les restaurants bondés, en tout cas raisonnablement remplis. J'ai sélectionné une taverne « cuisine de Sud-Ouest », dans le centre de Champigny. Étant seul, je suis relégué à l'entrée, oublié des serveurs. Le hors-d'œuvre arrive au bout d'une demi-heure pendant laquelle j'ai pu observer les voisins : une famille nombreuse recomposée fêtant bruyamment un anniversaire, une tablée de motards sombres et mutiques, dans le style manouches. Ces derniers sont à l'évidence des habitués, servis sans attendre. Ils esquissent un sourire cruel aux blagues du patron, un petit homme effervescent qui se met à rire quatre pour eux. Cette première journée – une après-midi, en fait – m'a crevé. D'après mes calculs, j'ai parcouru vingt kilomètres. J'ai hâte que ce dîner ni mauvais ni délectable se termine. Mon dessert est le havane que je déguste durant le trajet qui me ramène à l'hôtel. La soirée est douce, c'est l'été. Il est 22 heures. Les gens se promènent encore dans les rues. Je termine mon cigare assis sur une marche de l'hôtel.

Je retrouve ce matin la Marne. Elle se la coule douce. Rien n'est plus indifférent que l'eau d'une rivière. Elle se contente de fluer. Rien à voir avec l'inertie, plutôt avec la mollesse. Le manque de vigueur.

Champigny, le nom vient de champagne, l'un des mots les plus intrigants, selon moi, de la langue française. Il désigne à l'origine une plaine crayeuse ou calcaire – le contraire du bocage. Depuis deux siècles, le vin effervescent règne despotiquement sur ce nom et empêche d'apprécier la véritable richesse de ce substantif qui dérive de campagne. Une champagne recèle souvent un vignoble, mais ce n'est pas la règle.

De Chennevières à Champigny s'étendait un paysage de vignes jusqu'au début du ^{xx}e siècle. Un quartier de Champigny se nomme « Les Coteaux ». Sans ce vignoble, pas de vin ginguet, ni de guinguettes, ni de bals musettes.

L'île du Martin-Pêcheur : je ne pensais pas qu'il y avait autant d'îles sur la Marne. Je me suis longtemps posé la question à propos de l'Île-de-France qui, en principe, ne se situe pas au milieu de l'eau. J'ai trouvé l'explication dans un texte de Marc Bloch¹. Le premier centre politique de la France est bel et bien entouré d'eau, mais sur trois côtés, avec la Seine, l'Oise et la Marne. C'est donc une presqu'île, non une île. Or la langue du Moyen Âge, explique Bloch, ne savait pas faire la distinction entre île et presqu'île. Ainsi le Cotentin, que la mer ne baigne que sur trois côtés, ou le Comté Venaissin, que limitent à l'ouest le Rhône et au sud la Durance, sont alors qualifiés d'îles.

Je vais tenter d'atteindre ce soir Gournay-sur-Marne. J'ai prévu de faire une halte chez une amie artiste plasticienne, qui habite une île de la rivière. D'après ma carte, c'est à Gournay que la pression urbaine commence à se relâcher, mais ce n'est pas pour autant la campagne. La Marne a beau avoir été domestiquée et même sévèrement brisée dans son élan vital, elle parvient à garder un aspect naturel surtout à proximité des îles boisées où les berges hautes servent d'abris et de lieux de reproduction de nombreux oiseaux. C'est la « Marne sauvage ». Une illusion, bien sûr, mais, à quinze kilomètres du vol d'oiseau de Notre-Dame-de-Paris, on peut se prendre facilement à ce mirage qui a séduit des peintres tels que Corot, Cézanne, Picasso ou Derain. Cette vision champêtre a attiré aussi les classes populaires de la capitale pour qui la mer était un luxe inaccessible. On a recensé plus d'une vingtaine de lieux de baignade et de plages entre Maisons-Alfort et Gournay. La baignade de Champigny est encore visible avec ses colonnes en béton des années 30 et ses cabines qui donnaient sur une plage artificielle.

Barrage de Joinville. Écoulement brutal de la rivière. L'explosion liquide répand un effluve extraordinaire qui n'est autre que l'odeur de l'eau. Un parfum violent, magnétique, peut-être le plus étourdissant des parfums. Il arrive par vagues et saisit frénétiquement l'odorat. C'est l'odeur d'une eau à moitié dormante qui se désintègre dans un épanchement écumeux : relent de vase purifié par l'éblouissement de la chute. Une odeur vaporisée d'eau vive. Le déferlement sent l'expurgation de quelque chose de mordant et d'amer qui ressemble au houblon. L'eau bouge enfin, elle ne se laisse pas faire, elle proteste. C'est un chœur où l'on distingue comme des cris et des huées, de brèves déflagrations et un grondement qui parfois s'enroue. Première vraie sensation d'une Marne active que

ne se contente pas de subir, mais possède une voix, une présence. Ce mouvement et cette consistance détonnent avec la langueur qu'elle affiche depuis Paris.

Les quelques promeneurs que je croise veulent se persuader que l'été vit encore. Plusieurs d'entre eux présentent leur visage au soleil en fermant les yeux pour cuivrer un peu plus leur peau. Les débuts de septembre en France entretiennent un climat très particulier, il oscille entre l'achèvement et un état de suspension qui ressemble à un sursis. C'est l'avant-automne. Il y a bien l'avant-printemps – mais jamais d'avant-été ou d'avant-hiver. Cet état de grâce avant l'automne, où rien ne permet de conclure que les beaux jours sont finis alors que les signes de la rentrée s'accumulent, n'est ni un point mort ni une rémission, mais une sorte de butée sans cesse repoussée. À l'image de ce pays qui donne parfois l'impression de se trouver dans une situation d'avant-automne, un entre-deux, un sursis, qu'il lui importe de faire durer.

Entre le déchaînement routier de la banlieue et le cours débonnaire de la rivière, le chemin de halage s'abstient de prendre parti. Je n'ai d'autre issue que de suivre cette ligne de démarcation. Dès que j'en sors, je frôle l'incident de frontière, comme sous le pont de Joinville où je me suis arrêté pour admirer les immenses piliers trapézoïdaux. La surface plastifiée des poutres marquées de taches inintelligibles, l'espace venteux et aride, l'odeur d'huile de moteur qui s'écoule par spasmes du tablier... Fragilité d'un monde en perpétuel essorage, dépourvu de moelleux. L'ouvrage évoque à plusieurs fois une architecture babylonienne et la superstructure d'un porte-avions. Stérilité des culées et des voûtes, grondement d'un bâtiment de guerre.

Sur le moment, je ne remarque pas, près d'un pilier, une tente grise d'où surgit un homme très mécontent qui me demande si j'ai l'intention de m'installer sous ce pont. L'abri est ingénieusement disposé sous une arche de telle sorte que je l'ai confondu avec le coffrage. J'explique que je remonte la rivière jusqu'à la source. Il n'est pas convaincu et s'approche tout près de moi, escorté de plusieurs chats, me dévisageant avec une expression soupçonneuse : « Alors, comme ça, tu remontes la Marne ? Qu'est-ce que tu cherches ? Le sac de nœuds ? »

La territorialité. J'y serai confronté, durant ce voyage. Défendre et délimiter son espace particulier contre la menace d'autrui – réelle ou supposée. Trois cent mille véhicules traversent chaque jour le pont de Joinville. L'homme dit qu'il ne peut plus se passer de ce bruit de fond. Les sourdes déflagrations provoquées, au-dessus, par les soubresauts des véhicules sur les jointures, ne ressemblent pas à un battement, mais à une sorte de grésillement d'arc électrique. À l'écouter, le seul désagrément est la pluie. Depuis le pont, à la moindre averse, se déversent directement dans la Marne « toutes sortes d'infections ». Après l'orage apparaissent à la surface des nappes huileuses sur lesquelles flottent des centaines de poissons morts.

¹- « L'Île-de-France », in *Mélanges historiques*, CNRS éditions, 2011.

« L'eau des rivières, je n'ai jamais pu la sentir. » Ponge s'évertue à désacraliser les fleuves. déteste tout ce fatras lyrique sur les nymphes, les déesses bondissant sur l'onde. Des barrages flottants installés sur la Marne retiennent des plastiques, des polystyrènes, des planches, des bidons. Quand on tire la chasse d'eau, cela va à la rivière en transitant, il est vrai, par la station d'épuration. La Marne est plus propre qu'il y a vingt ans, mais elle charrie trop de sédiments et s'envase vite.

Un tapis roulant : c'est cela, la Marne. Régularité machinale de l'écoulement. Impossible, pour un marcheur, de s'abstraire de l'eau. Le décor s'imprime très superficiellement dans son esprit, il l'a oublié la minute d'après alors qu'il ne parvient pas à se défaire de ce flux dont la monotonie devient lancinante. Marcher le long d'une rivière, ce n'est pas se délester, mais, au contraire, se charger du poids de cette eau qui vous tient sous son emprise.

À Nogent, « la ville du Petit Vin Blanc », comme l'indique un panneau, j'ai pour la première fois perdu de vue la rivière. Elle a disparu du côté de l'île de Beauté. La Marne y est interdite aux promeneurs, qui se sentent frustrés. Seuls les occupants des demeures de villégiature édifiées à la fin du XIX^e siècle peuvent en profiter. Beauté est le nom du lieu et d'un château édifié au bord de la Marne offert par le roi Charles VII à sa favorite, Agnès Sorel, d'où le qualificatif « dame de Beauté ». « C'est le plus bel et joli, et le mieux assis qui fût en l'Île de France », assure un poète de l'époque. Il ne reste plus rien de l'édifice sur lequel s'élève à présent un pavillon Baltard en provenance des Halles de Paris. Ultime vestige de Beauté : un carrelage exposé au musée Carnavalet.

Accrochée à la pile centrale du pont de Nogent, une sculpture personnifie la Marne. Dans un style vaguement cubiste, l'artiste a reproduit une naïade dans une pose plus ou moins alanguie. Elle ne tient pas debout face au monde, elle est au bord de l'eau, allongée. Une posture identique à la femme de pierre aperçue à Saint-Maur, mais celle-ci est encore moins expressive. L'action de l'eau, les intempéries ont arasé ses traits. Ce n'est plus qu'une ombre qui la fait ressembler à une pauvre fille qui, sous un pont, fait de la figuration – ou le tapin.

Au pied du viaduc de Nogent, un homme m'attend, assis dans une barque, pour m'emmener à l'île des Loups. C'est Félix, le factotum de ma vieille amie Jeanne, sculptrice et plasticienne. Elle habite un chalet suisse au milieu de la Marne, qui n'est accessible que par bateau. J'ai passé nombre de week-ends sur cette île où Jeanne aime à recevoir ses amis. Lorsque je lui ai parlé de mon voyage, elle a exigé que je fasse halte chez elle. Cela n'arrange pas mes affaires, car je n'ai pas renoncé à l'idée d'atteindre Gournay ce soir. Difficile de résister aux volontés de Jeanne, femme certes autoritaire mais piquante, et à l'hospitalité flamboyante. Félix est son homme à tout faire, intendant, cuisinier, jardinier, passeur. Un ancien batelier à la dérive, ex-délinquant, qui a trouvé grâce auprès d'elle. Jeanne l'a pris sous son aile il y a une vingtaine d'années.

Impénétrable et pachydermique, il rame en fixant l'eau d'un œil sombre. Jeanne nous attend sur le débarcadère qu'elle a aménagé près de sa maison. Petite femme au regard scrutateur, à quatre-vingt-six ans elle garde beaucoup de charme qui émane de ses yeux verts et de l'élégance de son maintien, un mélange de nonchalance et de fermeté. Ses gestes sont fluides, rien n'est relâché chez elle. Elle tient. Elle attrape prestement le « bout » lancé par Félix et l'attache à un pieu à rayures torsadées qui vient de Venise où il sert à amarrer les gondoles.

La maison, construite en bois, possède un soubassement de briques pour résister aux inondations. Une terrasse-belvédère couronne la toiture. J'y ai passé des journées d'été à lire et à contempler la rivière. J'assouvissais mon goût pour la solitude, cette solitude voulue mais non subie, qui est un privilège. Isolé mais non pas séparé de ma bande de copains, de ma femme et de mes enfants discutant en bas.

Je m'aperçois aujourd'hui que je n'avais jamais identifié ce paysage liquide à la Marne. C'était l'eau qui passe. Un mouvement primordial, impénétrable, correspondant à ces instants où j'interrompais ma lecture. J'essayais d'en capter les couleurs, les bruissements, les frongements scintillants, désespérant de n'apercevoir que le courant qui s'enfuyait comme si chaque dépression ou tourbillon recelait un mystère.

Puis je reprenais mon livre. Pendant plusieurs minutes, je ne parvenais pas à fixer mon attention hypnotisé par cette eau sauvage dont l'odeur m'obsédait. Une odeur violente d'herbe, de feuillage, de bois mouillé que je n'ai jamais retrouvée ailleurs. C'est peut-être pour ce parfum que j'ai accepté sans trop discuter l'invitation de Jeanne. Elle a voulu que le déjeuner fût servi à mon endroit favori : sur la terrasse-belvédère aménagée comme une pergola, une table a été dressée à l'ombre de colonnes qui servent de support à des plantes grimpances. Elle dit que je suis ridicule, avec mon attirail.

– Tu ne trouves pas ce fourniment disproportionné ? Ainsi, tu vas découvrir la France cantonale. Une belle affaire ! Mais cette France-là est morte. À supposer qu'elle ait encore un semblant d'existence, c'est du passé. Intéresse-toi donc au présent !

Comme tous les petits Français de la III^e République, mon amie a appris à lire dans *Le Tour de France par deux enfants*. Elle ironise : « Tu veux faire comme eux ? T'émerveiller sur la France ? Ce temps d'innocence est bien fini. »

Dans mon école, sous la IV^e, on en faisait aussi la lecture à voix haute : « Par un épais brouillard de deux mois de septembre deux enfants, deux frères, sortaient de la ville de Phalsbourg en Lorraine. » Une façon de s'initier à la France, à ses provinces, aux grands hommes, à l'amour de la patrie. Dans les années 50, cette vision commençait à dater sérieusement. Originaire d'Alsace, que mon arrière-grand-père avait fuie en 1871, je m'identifiais à André et Julien, les deux orphelins. Eux aussi avaient quitté leur terre natale pour ne pas devenir allemands.

Félix a préparé une volaille rôtie que Jeanne découpe devant moi. La fourchette perce délicatement la peau craquante d'où jaillit le jus doré. Je me délecte de cette parenthèse qui ressemble à une journée d'août. Sur la terrasse ombragée, on n'entend plus que le vol des insectes et le lointain ronronnement d'un avion. J'aime l'alourdissement de cette fin d'été. La Marne semble elle aussi gagnée par le torpeur. Plus aucun mouvement à la surface de l'eau. Dans le jardin que Jeanne a aménagé se dressent des totems d'inspiration surréaliste et des sculptures mobiles faites de verre trempé ou brisé, ainsi que de matériaux récupérés. Elle dit qu'elle aime bien que les gens rigolent devant ses objets : « Ils sont probablement mal à l'aise et veulent se protéger. Un bon début. »

Elle aussi a représenté la Marne. Celle-ci trône au milieu de son living : une fontaine Wallacienne qu'elle a détournée. Une des quatre cariatides a été transformée en un éphèbe à l'expression sournoise. Je lui ai souvent demandé ce que cela signifiait : « L'artiste n'a pas à donner les clés. D'ailleurs, il n'en a pas. On ne peut pas tout avoir : la faculté d'inventer jointe à celle d'interpréter. »

Elle affirme qu'elle n'aime pas trop vivre dans l'île. « Chaque hiver, je redoute les débordements de la rivière. Et l'humidité n'est pas idéale pour ma vieille carcasse. Mais il est trop tard pour déménager. » Sa phrase favorite est : « La Marne sera mon tombeau. » Je crois qu'elle a besoin d'

cette présence liquide qui l'entoure et l'emprisonne. Ses créations sont portées par une fluidité, un caractère changeant et insaisissable, un sens de la rêverie né peut-être de la proximité de l'eau.

Alors que nous prenons le café, elle me voit prendre des notes sur la table et s'arrête net.

– T'as un beau calepin. Oublie-le.

Je referme le carnet. Elle montre la Marne :

– Raoul Dufy a habité en face de l'île des Loups. Il l'a peinte : une scène de canotiers. Je pense que c'est un de ses plus beaux tableaux. Je n'aime pas tout Dufy, il sombre parfois dans la facilité, mais quelle joie, quel naturel ! J'ai beaucoup pensé à lui lorsque j'ai voulu représenter la Marne. Il l'a représentée avec la Seine et l'Oise, les trois Grâces. Elles sont debout et se tiennent par les épaules. J'ai personnifié la Marne comme un être androgyne, le mariage du masculin et du féminin. L'entre-deux. Mais, tu vois, à force de vivre au milieu de la rivière, je n'arrive plus tellement à prendre ces symboles au sérieux. Tout ce pathos qui sacralise les fleuves et les rivières... Au fond, tout cela n'est que de la flotte. Ton Ponge a diablement raison.

L'ancien batelier me reconduit sur la rive d'un air tragique. S'il y a quelqu'un qui ne mérite pas son nom, c'est bien lui. Félix, nautonier des Enfers ! Alors qu'il s'apprête à me déposer sur la berge, il chuchote : « Monsieur, si vous voulez, je peux vous amener à Gournay avec mon bateau. » Je suis interloqué par la proposition, formulée de cet air brutal et maussade que je trouve peu rassurant. Qu'est-ce qui lui prend ? « Ne le dites pas à Madame. Vous verrez, quand on est sur l'eau, la rivière n'est plus la même. »

Après tout, pourquoi pas ? Je suis resté trop longtemps chez Jeanne, à goûter son vin et à la cuisiner de Félix. Le visage du passeur se transforme. Il salue mon consentement en mettant le moteur à plein gaz. La proue du bateau se soulève. La présence de l'eau et la vitesse rafraîchissent le visage. Nous longeons rapidement l'île des Loups, l'île voisine du Moulin. La Marne esquisse alors une grande boucle déroulant depuis l'embarcation toute une humanité dont je mesurais mal la diversité, lorsque je marchais. Les joggeurs dominant de loin, avec leur masque dur et fiévreux. Ils ont l'air mal en point. Leur face est congestionnée. Vient ensuite la procession des femmes avec chiens dévidant une lais interminable. Puis les cyclistes aux aguets, toujours hantés par le risque d'une collision avec les piétons. À les voir ainsi évoluer avec circonspection, la promenade au bord de l'eau ne semble pas une partie de plaisir.

Le pont de Bry-sur-Marne. J'aimerais bien que Félix, exalté par la vitesse, s'y arrête. Je pointe du doigt avec insistance en direction de l'ouvrage, avec son garde-fou en Plexiglas. Félix consent à réduire l'allure en m'interrogeant du regard.

En serré dans une ville qui tient déjà plus du village, le pont offre un décor typiquement français, une présentation qu'on a vue dans les films tels que *La Ligne de démarcation* où une bourgade est coupée en deux. Lieu de passage entre deux mondes, c'est un bon matériau romanesque qu'un de mes amis, Frédéric Fajardie, aujourd'hui disparu, a remarquablement exploité dans un roman, *Un pont sur la Loire*.

Ces constructions ont joué un rôle non négligeable dans les journées de mai et juin 1940. Tout s'est alors effondré, l'armée française était en débandade. Heureusement, les ponts ont sauvé l'honneur. Ultimes points de résistance, ils ont attesté que le courage n'avait pas tout à fait déserté notre camp. Fajardie a bien traduit l'héroïsme d'une poignée de volontaires et d'une compagnie de Sénégalais défendant l'un de ces derniers passages encore intacts sur la Loire, tandis qu'une colonne blindée de la Wehrmacht s'apprête à l'investir. Les Allemands doivent à tout prix préserver ce passage sur le fleuve, censé leur permettre de prendre à revers les débris de l'armée française.

Félix grogne qu'« il faut y aller ». Il y a en lui une figure de carême et un goût de la blague qu'il a probablement entretenu chez Jeanne. Une âme inquiète et énergique dans un corps replet, avec un beau visage aux traits inexplicablement fins, presque distingués. Parfois, Félix doit haïr sa maîtresse. Je suis sûr qu'il la vole. Il médite d'elle avec subtilité, sans jamais insister, mais sort de ses gonds si l'occasion s'avise de formuler la moindre critique. L'ex-taulard a les manières doucereuses et dominatrices d'un flic.

Il me fait penser à Vautrin, le forçat de *La Comédie humaine*, un côté déchu et envahissant. U

ancien malfaiteur qui aurait fait retraite et renoncé à se mesurer à la société. En secret, Félix cultive sa méchanceté, persuadé qu'elle l'aide à survivre.

Il tient absolument à m'inviter dans le bistrot situé près du pont de Bry. Je rechigne, craignant d'arriver à la nuit tombante à Gournay. « Pourquoi vous exciter sur Gournay ? Chelles est aussi bien. À la fin de la journée, ma priorité est de trouver un hôtel. Il affirme les connaître tous et propose même de m'accompagner, lorsque nous débarquons. D'un coffre il retire un gros maillet en bois pour enfoncer le pieu qui sert à amarrer. L'instrument qu'il brandit lui donne un air effrayant.

Nous nous asseyons à la terrasse. Il est déçu que je prenne un café ; lui-même commande un calvados qu'il avale d'un trait. Il me confie qu'il a séjourné à Ville-Évrard, l'hôpital psychiatrique de Neuilly-sur-Marne qui donne sur le canal et la rivière. « Mais vous savez, je ne suis pas fou. Enfin, pas plus qu'un autre. J'avais juste besoin de souffler. Ville-Évrard, c'est idéal. Surtout le parc de l'hôpital avec une vieille futaie de chênes. J'aimais bien les écureuils. Il y a au fond du parc une passerelle qui enjambe le canal et conduit à la Marne. C'était très surveillé. Les fous sont très attirés par l'eau. Vous ne trouvez pas ? Normalement, ils devraient en avoir peur. Les jets d'eau froide qui coupent le souffle alors que vous êtes ligoté, j'ai connu cela. C'est de la torture. Que veulent-ils nous faire avouer ? »

J'ignorais que Félix était passé à Ville-Évrard où furent soignés Camille Claudel et Antonin Artaud. Il a dû se planquer chez les fous, mais pour quelle raison ? Il caresse délicatement le manche du maillet. Charon, le nautonnier infernal, est parfois représenté un marteau à la main. Il s'en sert pour achever le mourant et l'emmener sur le fleuve des morts.

Il est 19 heures quand nous arrivons en vue du pont de Gournay. Les rares hôtels sont complets. Félix tient absolument à porter mon sac à dos et prend à cœur le choix de mon gîte. Il hèle sans vergogne les passants. Nous errons au moins pendant une heure et finissons par dénicher une maison d'hôte sur l'autre rive. C'est un pavillon de meulière avec une belle verrière japonisante dans l'escalier. La maison sent le bois neuf et l'huile de lin. Le propriétaire me prie d'ôter mes godillots avant d'entrer dans la chambre. La pièce est aménagée de façon contemporaine, avec un parquet très clair en bois de hêtre et des lampes au tungstène. De tout mon voyage ce sera la chambre la plus raffinée et la plus confortable.

L'hôtelier nous conseille de dîner à *L'Assiette du Gournaysien*, près du pont sur la Marne. « C'est comme Jean Dutourd a écrit *Au Bon Beur*. » Le livre raconte l'histoire d'un couple de crémiers livrant au marché noir sous l'Occupation. Félix a montré tant d'empressement que je me sens obligé de l'inviter dans ce restaurant adossé à une crèmerie au temps de Dutourd. Quand il était à court d'inspiration, l'écrivain se précipitait dans le magasin, à la recherche d'un détail pour relancer son récit.

La soirée est douce. Sur un fond de musique cubaine, nous dînons en terrasse à l'ombre de marronniers. La Marne coule en contrebas... C'est une façon de parler, car l'eau est immobile. Formée de chenaux et de nappes stagnantes, la rivière donne même l'impression d'être à se parcourir par des langues de terre et des traînées sableuses qui la font ressembler à la Loire en pleine été.

Le patron du restaurant vient faire la causette, il affirme que Gournay était une position stratégique réputée pour son gué. Le premier pont aura été bâti sous la Restauration. Pour retarder l'avance prussienne, il fut détruit en septembre 1870, reconstruit, puis à nouveau démoli en juin 1940 pour empêcher l'entrée des Allemands dans Paris. Toujours la même ambiguïté, avec ce cours d'eau, à la fois ligne de protection et point de passage impossible à défendre.

Le pont que je peux contempler à mon aise depuis la terrasse fleure bon les années 50. Un panneau ancien indique « La Marne », tout simplement : une de ces plaques émaillées qu'on peut voir encore au fin fond du Massif central, avec le pied en béton armé de forme trapézoïdale. « La Marne », une vérité d'évidence. Le truisme surprend par son honnêteté naturelle, son absence de prétention qui appartient à un monde disparu. Mallarmé aimait à dire qu'il ne faut pas expliquer les choses en les nommant. Cependant, cette pancarte énonçant ce qui coule en contrebas fait exister la Marne pleinement, comme un mot sans usure. Innommée, la rivière ne posséderait pas cette réalité physique qui la fait exister poétiquement. J'essaie de faire partager à Félix mes réflexions. À mon grand étonnement, il acquiesce : « Et si, à la place de "La Marne", la pancarte indiquait simplement "Rivière" ? Les gens ne savent même plus qu'un pont enjambe une rivière. » Il faut toujours qu'il rajoute.

Je vois enfin le bout de la banlieue. Elle n'a pas tout à fait disparu, mais, depuis Neuilly-sur-Marne la nature, sans reprendre tout à fait ses droits, se manifeste de plus en plus hardiment. Elle ne se laisse plus faire, face à une pression urbaine moins insistante. Le site de Ville-Évrard marque une limite, et tout cas le début d'une séparation. Gournay indique plus nettement une frontière. Ce n'est pas encore

- [read online Athens, Still Remains: The Photographs of Jean-Francois Bonhomme for free](#)
- [read The Fauves \(Art of Century Collection\)](#)
- [download online Already Home](#)
- [download online Political Culture in the Reign of Elizabeth I: Queen and Commonwealth 1558-1585 \(Ideas in Context\)](#)
- [Harry Potter och Halvblodsprinsen \(Harry Potter, Book 6\) pdf, azw \(kindle\)](#)

- <http://aircon.servicessingaporecompany.com/?lib/Xcode-4-Cookbook.pdf>
- <http://interactmg.com/ebooks/Climbing-Anchors--How-to-Climb-Series---2nd-Edition-.pdf>
- <http://fitnessfatale.com/freebooks/Wilderness-Tips.pdf>
- <http://tuscalaural.com/library/Political-Culture-in-the-Reign-of-Elizabeth-I--Queen-and-Commonwealth-1558-1585--Ideas-in-Context-.pdf>
- <http://www.gateaerospaceforum.com/?library/Harry-Potter-och-Halvblodsprinsen--Harry-Potter--Book-6-.pdf>